

Roland Meynet

La naissance de Jésus, une histoire de bergers.
Ou l'énigme de la mangeoire
(Lc 2,1-20)

J'ai déjà publié trois analyses de cette séquence, toutes fort différentes¹ ; ce qui montre à l'évidence combien le texte résiste, ou, plus exactement, combien le lecteur résiste au texte. Je demeurai insatisfait des résultats auxquels j'étais arrivé. Et pourtant, dès le début, j'avais noté la triple reprise d'une suite presque identique :

⁷		<i>elle le langea</i>	et le coucha	DANS UNE	MANGEOIRE
¹²	un nouveau-né	<i>langé</i>	et DÉPOSÉ	DANS UNE	MANGEOIRE
¹⁶	le nouveau-né		DÉPOSÉ	DANS LA	MANGEOIRE

J'avais été tellement frappé de ce fait, que, dans ma première analyse, j'avais placé la deuxième occurrence de ce « refrain » au centre de la construction. Outre les questions de division et de composition de la séquence, le problème, pour moi, a toujours été de comprendre la raison d'une telle insistance sur la « mangeoire » ; j'étais convaincu que cela ne pouvait pas être fortuit et « devait » avoir un sens. J'étais toutefois incapable de déchiffrer ce qui pour moi restait une énigme. Relisant une étude de Vittorio Fusco², après avoir rédigé la présente analyse, j'ai pu constater que l'auteur partageait la perplexité qui m'a accompagné durant tant d'années :

La remarquable insistance sur cet élément, tellement concret et singulier, mentionné dans chacune des trois parties du récit, est évidente : une insistance qui ne peut pas ne pas frapper le lecteur et exiger une solution (p. 299).

Le grand mérite de Fusco est d'avoir compris que la triple occurrence de la mangeoire était importante et d'avoir affronté le problème avec ce sérieux que tous lui reconnaissent. Son article se lit comme un roman policier : tout au long de ses vingt pages serrées, le lecteur est pris et s'attend à tout moment à ce

¹ La première en 1979 (*Quelle est donc cette Parole ? Lecture « rhétorique » de l'évangile de Luc (1-9 et 22-24)*), LeDiv 99 A.B, Paris 1979, A, 158-160 ; B, planche A4) ; la deuxième en 1988 (*L'Évangile selon saint Luc, analyse rhétorique*, RhBib 1, Paris 1988, I, 25 ; II, 35-37) ; la troisième en 1994 (*Il vangelo secondo Luca*, ReBib 1, Roma 1994, 93-100).

² «Il messaggio e il segno. Riflessioni esegetiche sul racconto lucano della natività (Lc 2,1-20)», in C. MARCHESELLI-CASALE, ed., *Parola e Spirito. Studi in onore de Settimio Cipriani*, Brescia 1982, 293-333.

que lui soit dévoilée la solution de l'énigme. À la fin, ses attentes sont totalement déçues, comme l'auteur lui-même :

Mais, arrivé à ce point, il vaut mieux s'arrêter avec les conjectures, nous limitant à relever que jusqu'ici l'*origine* de la mangeoire demeure obscure. Un peu moins obscure, osons-nous espérer, sa fonction à l'intérieur du récit (p. 232-233).

Un autre mérite de Fusco, sans doute le plus grand, est celui d'avoir reconnu humblement qu'il n'avait pas réussi à arriver à une solution.

Le lecteur aura remarqué, dans la dernière citation, le mot que l'auteur a souligné par les italiques. Il n'est pas du tout sûr qu'il faille chercher la solution de l'énigme dans son « origine », comme tente de le faire la méthode historico-critique dont Fusco était un partisan convaincu. De même, l'usage de la concordance, qui permet de trouver les autres emplois du mot « mangeoire » ailleurs dans la Bible, n'est pas déterminant. Plus sûre, semble-t-il, une réflexion dont le point de départ est tout simplement d'ordre anthropologique. Même le verset de Is 1,3 :

Le bœuf connaît son propriétaire
et l'âne la mangeoire de son patron,
Mais Israël ne connaît pas
et mon peuple ne comprend pas³,

ne dispense pas de ce type de réflexion. Fusco était arrivé très près de la solution quand il écrit :

Tandis que l'animal reconnaît sa mangeoire et son propriétaire, auquel est liée sa subsistance, Israël est stupide et aveuglé au point de ne pas comprendre que c'est le Seigneur qui le nourrit et qu'il Lui doit confiance et gratitude (p. 323).

Les choses les plus simples et les plus évidentes ont la remarquable propriété d'échapper au regard le plus attentif et le plus aigu. Elles aveuglent. Une fois remarquées, on demeure abasourdi de ne les avoir pas aperçues dès le début.

On sait que la meilleure manière de cacher un objet est de le placer à la vue de tous. Ceux qui voudront s'en emparer iront fouiller toutes les cachettes possibles, incapables d'imaginer qu'ils l'ont sous les yeux. Le secret de la mangeoire n'est pas à chercher très loin : il se cache, aux yeux de tous, dans le mot lui-même ! Il suffirait de demander à un enfant ce qu'il entend dans le mot « mangeoire ». En français comme en grec, dans « mangeoire » il y a « manger ». Tout est là ! Si le nouveau-né est déposé dans une « mangeoire », cela signifie, très simplement, qu'il est offert comme « manger », comme nourriture.

Il reste cependant à chercher, dans le texte, comment cet élément récurrent entre en relation avec les autres, dans quelle mesure il est cohérent avec le reste

³ Cité et commenté, p. 323.

du texte pour former un système de signification. En d'autres termes, dans les termes mêmes de Luc, comment ce « signe », offert aussi ouvertement au lecteur, peut être interprété. L'auteur a caché la clé aux yeux de tous : son insistance, dès le début du récit sur le recensement devrait nous mettre sur la voie. À condition bien sûr d'être sensible aux harmoniques intertextuelles, comme on le verra.

Cette séquence est formée de trois passages clairement identifiables, même s'ils sont tellement liés entre eux du point de vue narratif qu'on pourrait être tenté de les considérer comme un unique récit⁴.

La naissance du fils de David à Bethléem	1-7
L'ANNONCE DES ANGES AUX BERGERS	8-14
La visite des bergers à l'enfant de Bethléem	15-20

La plupart des traductions et des commentaires considèrent Lc 2,1-20 comme une seule péricope⁵. Certains l'intitulent « La naissance de Jésus »⁶ ou « La naissance du Messie »⁷ ; d'autres au contraire donnent un titre qui se veut plus précis : « Naissance de Jésus et visite des bergers »⁸. L'inconvénient de ce genre de titre est qu'il pourrait donner l'impression que le texte est composite, formé de deux éléments qui ne sont pas tout à fait cohérents. Telle est du reste la position clairement exprimée par certains exégètes. L'un d'entre eux écrit :

⁴ La liturgie actuelle ne fait jamais lire l'ensemble de la séquence le même jour ; les deux premiers passages (1-14) sont lus à la messe de minuit de Noël, le dernier (15-20) à la messe de l'aurore ; le premier passage (1-7) est lu seulement le 5 août, fête de la dédicace de Sainte Marie Majeure.

⁵ Cependant K. ALAND, *Synopsis quatuor evangeliorum. Locis parallelis evangeliorum apocryphorum et patrum adhibitibus*, Stuttgart 1985¹³, 10-13, divise le texte en deux péripocopes : « La naissance de Jésus » (1-7) et « L'adoration de l'enfant Jésus » (8-20).

⁶ Par ex., J. FIZMYER, *The Gospel according to Luke*, AncB 28, Garden City NY, 1982, 391; J. ERNST, *Il vangelo secondo Luca*, Brescia 1985, 1990², 134; F. BOVON, *L'Évangile selon saint Luc. 1-9*, CNT IIIa, Genève 1991, 112; ce dernier considère toutefois que la péricope comprend aussi le verset 21 qui rapporte la circoncision de Jésus (ainsi de la TOB qui intitule la péricope : « Naissance et circoncision de Jésus; de même R.E. BROWN, *The Birth of the Messiah. A Commentary on the Infancy Narratives in Matthew and Luke*, Garden City NY 1977, 393: « The Birth and Naming of Jesus »).

⁷ Par ex., K.H. RENGSTORF, *Il vangelo secondo Luca*, Brescia 1980, 70.

⁸ BJ, Osty; H. SCHÜRMAN, *Il vangelo di Luca*, CTNT III/1, Brescia 1983, 210, intitule la péricope 2,1-21: « La naissance de Jésus dans la ville de David et l'annonce aux bergers ».

« Pour l'annonce globale du récit lucanien, le motif des bergers a de toutes façons une signification secondaire »⁹. Pour un autre : « Au verset 8 commence un épisode qui, du point de vue de l'histoire des genres littéraires, se distingue du reste du chapitre. C'est une annonciation et non une nativité, une histoire de bergers, et non de Jésus » ; en outre, pour ce même exégète « le recensement est inutile au récit qui pourrait commencer au verset 6 (évidemment avec une notation de lieu) »¹⁰.

1. LA NAISSANCE DU FILS DE DAVID À BETHLÉEM (2,1-7)

COMPOSITION DU PASSAGE

. ¹ IL ADVINT	en ces		<i>JOURS</i>
. que sortit	un édit		de <i>CÉSAR AUGUSTE</i>
. de recenser	<i>tout</i>		l'univers.
	: ² Ce PREMIER	recensement	advint
	: sous le gouverneur	de Syrie	<i>QUIRINIUS</i> .
. ³ Et ils parlaient	<i>tous</i>		pour être recensés,
. chacun	dans sa propre		<i>ville</i> .

⁴ Il monta aussi	<i>Joseph</i>	de la Galilée,	de <i>la ville</i> de	<i>Nazareth</i> ,
– vers la Judée,			vers <i>la ville</i>	de <i>DAVID</i>
– parce qu'il était		laquelle	est appelée	Bethléem
		de la maison	et de la patrie	de <i>DAVID</i> ,
⁵ pour être recensé	avec <i>Marie</i>	son épouse,	qui était	enceinte.

. ⁶ IL ADVINT,	tandis qu'eux	étaient	<i>là</i> ,
. que furent remplis	<i>LES JOURS</i>	de son enfantement.	
	: ⁷ Et elle enfanta	<i>SON FILS</i>	PREMIER-né.
. Et elle langea	lui		
. et coucha	lui		<i>dans une mangeoire,</i>
. parce qu'il n'y avait pas	pour eux	de place	<i>dans l'auberge.</i>

⁹ J. ERNST, *Il vangelo secondo Luca*, 145.

¹⁰ F. BOVON, *L'Évangile selon saint Luc. 1-9*, 115.

Le premier passage est formé de trois morceaux. Le premier (1-3) comprend trois segments. Le bimembre final (3) correspond au trimembre initial (1) : l'« édit » qui regarde « tout l'univers » (1c) est exécuté par « tous » (3a) et par « chacun » (3b). Au centre (2), deux précisions : ce recensement est « le premier » (2a) ; pour la Syrie, Quirinius est le représentant et l'exécuteur de l'édit proclamé par César (2b).

Le deuxième morceau (4-5) comprend trois segments : aux extrémités, deux unimembres qui présentent « Joseph » (4a) et « Marie » (5). Entre ces deux unimembres, un trimembre qui indique le lieu de destination (4bc), puis en fournit la raison (4d) ; le nom de « David » est repris à la fin des membres extrêmes (4b et 4d).

Le troisième morceau (6-7) comprend trois segments. Les deux membres du premier segment (6) précisent le temps. Les trois membres du dernier segment (7bcd) opposent deux lieux, « dans une mangeoire » et « dans l'auberge ». Au centre du morceau (7a), la naissance.

Le second morceau (4-5) est la continuation logique du premier (1-3) ; en effet, Joseph représente un cas particulier du mouvement général qui fait que « tous partent pour être recensés » (3a), « chacun dans sa propre ville » (3b). « Ville » de 3b est repris en 4a et 4b ; « pour être recensé/s » revient en finale des deux morceaux (5 comme 3a). On notera surtout l'opposition entre les deux rois, « César Auguste » (1b) et « David » (4b et 4d).

Le second et le troisième morceaux (4-5 et 6-7) sont liés par des termes médians, « enceinte » (5) et « enfantement » (6b) ; « là » (6a) renvoie à « la ville de David » (4b). Par ailleurs, on notera le lien entre « David », au centre du deuxième morceau (4b et 4d), et le nouveau-né, au centre du troisième morceau (7a), qui est, par Joseph, « de la maison et de la patrie de David » (4d).

Le premier et le troisième morceaux (1-3 et 6-8) commencent de manière analogue : « Il advint... » (1a et 6a) ; à quoi il faut ajouter « jours » (1a et 6b), terme qui ne se retrouve pas ailleurs. Au centre des deux morceaux extrêmes, « premier » est repris (2a et 7a), la deuxième fois dans un mot composé.

Les trois centres se correspondent, avec trois personnages différents :

- « Quirinius », gouverneur de la Syrie (2b), au nom de « César Auguste » (1),
- « David », deux fois cité (4b et 4d),
- enfin l'enfant, « premier-né » de Marie (7a).

*CONTEXTE BIBLIQUE***Le péché de David**

Le dernier chapitre du second livre de Samuel (2S 24) rapporte le péché que David commit quand il fit le premier recensement de tout le peuple. Il démontra ainsi son orgueil, usurpant en quelque sorte la place de Dieu, l'unique pasteur qui ait le droit de « connaître » le nombre de ses brebis. Parmi les châtiments entre lesquels il doit choisir, il retient la peste.

Quand David vit l'ange qui frappait le peuple, il dit au Seigneur : « C'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai commis le mal, mais ceux-là, c'est le troupeau, qu'ont-ils fait ? Que ta main s'appesantisse donc sur moi et sur ma famille ! » (2S 24,17).

On peut penser que, avec le mot « le troupeau », au lieu de « mon troupeau », il reconnaît implicitement que c'est le troupeau de Celui à qui il s'adresse, le « pasteur d'Israël » (Ps 80,2).

*INTERPRÉTATION***Deux primats**

Deux évènements — deux « avènements » (1a.6a) — sont mis en parallèle par Luc. Celui qui préside aux destinées de l'immense empire romain, César Auguste, le premier de tous les habitants de « tout l'univers » (1c), décide de réaliser le « premier » recensement (2a). Dans la région où se dérouleront les faits rapportés par la suite, dans cette « Syrie » que gouverne au nom de César son représentant, Quirinius est aussi le premier (2). Dans un contraste étonnant, l'évènement qui fait pendant au décret de l'empereur est la naissance du « premier né » (7a) d'un couple si pauvre et méprisé qu'il n'y aura « pas de place pour eux dans l'auberge » (7d) de Bethléem, cette petite bourgade perdue des environs de Jérusalem, et qu'ils seront réduits à coucher l'enfant « dans une mangeoire » d'animaux (7c)¹¹. Et pourtant, à travers le décret de César qui amène cet enfant à naître loin du village de ses parents, Nazareth en Galilée (4a), de manière cachée c'est le Seigneur Dieu qui le conduit à Bethléem de Juda, pour qu'il voie le jour, comme il convient, dans la ville de David son père. Par Joseph en effet le nouveau-né sera « de la maison et de la descendance » du roi d'Israël (4d).

¹¹ Je suis ici l'interprétation commune. Toutefois, *katalyma* ne signifie pas exactement « auberge », mais simplement « local » ; en 22,11 il indique le local où Jésus célébrera sa dernière Pâque (voir V. FUSCO, « Il messaggio e il segno », 297, n. 15). La fin du verset 7 pourrait donc être traduite : « il n'y avait pas pour eux d'autre place dans le local », mieux encore : « ils n'avaient pas (c'est-à-dire : ils ne trouvèrent pas) d'autre place dans le local » (voir n. 17).

Les derniers seront les premiers

La progression étrange qui rétrécit le champ du récit, depuis une vision de l'ensemble de l'empire de César Auguste (1), vers la Syrie de Quirinius (2), puis vers Bethléem, la ville natale de David (4), pour aboutir à la mangeoire où est placé le nouveau né dont le nom n'est même pas encore prononcé (7), cette progression est prophétique. Elle rappelle l'histoire de l'élection de David son ancêtre (1S 16) : Samuel avait été envoyé par le Seigneur pour choisir parmi les fils de Jessé le Bethléemite celui qui devrait devenir roi sur Israël. À la requête du prophète, Jessé lui avait présenté l'un après l'autre ses sept fils, en commençant par l'aîné Éliab ; mais le Seigneur ne choisit aucun d'eux ; ce fut au contraire le dernier, celui qui gardait le troupeau et que Jessé avait oublié, qui reçut l'onction royale. Ainsi, l'enfant de la mangeoire sera appelé à régner non seulement sur Israël comme David son père, mais sur « tout l'univers » comme César Auguste. Luc ne le dit pas, mais le lecteur est amené à l'entendre. Familier des conduites de Dieu qui abaisse ceux qui s'élèvent et élève ceux qui s'abaissent, il reconnaît dans les événements la présence cachée du Seigneur qui les conduit.

Recenser ou être recensé

Luc ne dit pas si le nouveau-né a été enregistré avec Marie et Joseph sur les listes du recensement ; il ne précise pas s'il est né avant ou après les formalités administratives auxquelles Joseph devra se soumettre pour les siens. Quoi qu'il en soit, le lecteur ne peut oublier que, un millénaire auparavant, David, deux fois cité au cœur du passage, fut le premier roi d'Israël qui décréta vers la fin de son règne le recensement de tout son peuple (2S 24). On sait comment la chose déplut au Seigneur, le seul en droit de connaître le chiffre de la population. Le descendant de David qui vient de naître à Bethléem se trouve dans une position exactement opposée. Bien qu'appelé à régner sur « tout l'univers » (1c), il est couché « dans une mangeoire » (7c) ; et il n'est pas interdit de penser qu'il commence par se soumettre en tout à la loi des hommes, comme le dernier couché sur les listes du recensement de César. Il ne recense pas, il est recensé.

2. LE MESSAGE DES ANGES AUX BERGERS (2,8-14)

COMPOSITION DU PASSAGE

+ ⁸ Des bergers	étaient	dans cette	région
+ veillant	dans les champs	les veilles	de la nuit
+ sur le troupeau	d'eux.		
. ⁹ Un ANGE	du SEIGNEUR	se tint	devant eux
. et la GLOIRE	du SEIGNEUR	brilla	autour d'eux.

Et ils craignirent d'une grande crainte ¹⁰ et leur dit L'ANGE: « Ne craignez pas !	+ Car voici que	j'annonce	<i>pour vous</i>
	: une joie	grande,	
	: laquelle	sera	de tout le peuple :
	¹¹ parce qu'est né	<i>pour vous</i>	aujourd'hui
	un sauveur	qui est Christ	SEIGNEUR
	dans la ville		de David.
	+ ¹² Et cela	<i>pour vous</i>	un signe :
	: vous trouverez	un nourrisson	langé
	: et	déposé	dans une mangeoire. »

+ ¹³ Et aussitôt	advint	avec L'ANGE	
+ une plénitude	de l'armée	céleste	
+ louant	DIEU	et disant :	
. ¹⁴ « GLOIRE	dans les hauteurs	à DIEU	
. et sur la terre	paix	aux hommes	de (sa) bienveillance ! »

Le deuxième passage comprend trois parties. La première (8-9b) rapporte l'apparition de l'ange du Seigneur aux bergers, la nuit, dans les champs ; la deuxième (9c-12) est le long discours de l'ange aux bergers ; dans la troisième partie (13-14), « l'ange » apparu dans la première partie (9a) est rejoint par « la plénitude de l'armée céleste » (13ab).

La première partie (8-9b) est formée de deux segments. Le trimembre initial (8) présente les bergers (les termes extrêmes, « bergers » et « troupeau », sont de la même racine : *poimenes* et *poimēn*). Les deux membres parallèles du deuxième segment (9ab) rapportent l'apparition céleste aux bergers.

La deuxième partie (9c-12) comprend deux morceaux. Le premier (9c-10b), qui oppose la « crainte » des bergers à la première parole de l'ange, « Ne craignez pas », introduit la proclamation de l'ange (10c-12). Le second morceau est formé de trois segments trimembres. L'annonce elle-même (11), avec les

trois titres de l'enfant dans le membre central (11b), est précédée par la mention des bénéficiaires (« vous » et « tout le peuple » en 10cde) et suivie par le « signe » grâce auquel il sera reconnu (12). « Pour vous » est repris dans les premiers membres (10c et 12a) ; les seconds membres indiquent celui dont il s'agit : « grande joie » (10d), « sauveur Christ Seigneur » (11b), « nourrisson langé » (12b). « Dans une mangeoire » s'oppose à « dans la ville de David ». La « grande crainte » du premier morceau (9cd) doit céder la place à « la joie grande » du début du second morceau (10d).

La troisième partie (13-14) comprend un trimembre de récit et un bimembre de discours dont les membres sont complémentaires.

Les parties extrêmes sont parallèles entre elles : un trimembre suivi d'un bimembre. « Ange » est repris en 9a et 13a, « gloire » en 9b et 14a ; les deux occurrences de « Dieu » dans la dernière partie (13c et 14a) correspondent aux deux occurrences de « Seigneur » dans la première partie (9a et 9b).

« Ange » revient aussi au début de la partie centrale (10a) ; l'enfant est appelé « Seigneur » au centre (11), comme « Dieu » lui-même (9a.9b et 13c.14a).

Les trois « pour vous » de la partie centrale (10c.11a.12a) renvoient aux « bergers » du début (8a ; repris deux fois avec les pronoms « eux » en 9a et 9b) ; de manière complémentaire, « tout le peuple » de 10e prépare « les hommes » de la fin du passage (14b).

INTERPRÉTATION

Les anges et les bergers

Les messagers de Dieu viennent du « plus haut » des cieux (14a), d'auprès du « Seigneur » (9a.9b) « Dieu » (13c.14a). Or le maître du ciel envoie son ange non pas à César Auguste, ni à Quirinius, ni même à Marie et Joseph, mais à des bergers sans nom. Les gentils pasteuraux de nos crèches ne doivent pas masquer le peu d'estime dans laquelle ils étaient tenus à l'époque. Vivant avec leurs troupeaux, ils n'étaient pas mieux considérés que leurs bêtes. Les sédentaires se méfiaient de cette racaille qu'ils regardaient comme des voleurs et des menteurs — à l'instar des nomades que nous connaissons encore en Europe — ; tant est si bien qu'ils n'étaient pas admis à témoigner devant les tribunaux¹². C'est à de telles gens, les derniers parmi les derniers, que les anges s'adressent pour leur annoncer la plus grande nouvelle de tous les temps, la naissance du « Sauveur, Christ et Seigneur » (11b) !

¹² TalBab, *Sanhedrin*, 25b; voir R.E. BROWN, *The Birth of the Messiah*, 420; A. MAGGI, *Come leggere il vangelo e non perdere la fede*, Assisi 1998², 27-28.

Le Sauveur et les bergers

Cette nouvelle est « pour eux » (10c) ; le « signe » que l'ange en donne est « pour eux » (12a). Bien plus, c'est « pour eux » (11a) qu'est né le « Sauveur, Christ Seigneur » (11b). Certes « la grande joie » qu'ils en auront sera aussi « de tout le peuple » d'Israël (10e), la « paix » qu'il apportera sera pour tous « les hommes » qui sont sur toute la surface de « la terre » (14b), comme la louange en retentira bientôt au plus haut des cieux (13-14). Il n'empêche que c'est « pour eux » d'abord que retentit la bonne nouvelle, avant même que « la plénitude de l'armée céleste » (13b) en soit avertie et rejoigne dans la louange le messenger de Dieu. C'est sans doute pourquoi le signe qui leur est offert parle leur langage : « la mangeoire » des animaux dans laquelle est déposé le nouveau-né (12c) fait partie de leur univers quotidien. Ils n'ont vraisemblablement pas eu d'autre berceau. Le Sauveur devait les rejoindre jusque dans les conditions de leur naissance. Comme eux, il se consacrera à veiller sur son troupeau, pour le nourrir et le garder de tous dangers, en vrai berger de son peuple.

3. LA VISITE DES BERGERS À L'ENFANT DE BETHLÉEM (2,15-20)

COMPOSITION DU PASSAGE

Le dernier passage comprend trois parties : les bergers se rendent auprès de Marie et Joseph (15-16) ; ils racontent à tous ce qui est arrivé (17-18) ; enfin (19-20), sont rapportées les réactions de Marie et des bergers.

La première partie (15-16) est formée de deux morceaux : la décision des bergers (15) est suivie de son exécution (16). Les actions des bergers correspondent à leurs paroles : les premiers membres des deux trimembres (15c et 16a) commencent avec le verbe « aller » (avec le préfixe *dia-* la première fois) auquel sont coordonnés dans les deuxièmes membres « voyons » et « trouvèrent ».

La deuxième partie (17-18) comprend un trimembre et un bimembre. Les seconds membres (17b et 18b) sont très semblables et mettent en relation la parole des anges et celle des bergers ; la partie est ainsi focalisée sur « l'enfant ». Noter dans les premiers membres la complémentarité entre « voir » (17a) et « entendre » (18a).

La troisième partie (19-20) comprend deux morceaux : le premier (19) rapporte la réaction de Marie et le second, qui est formé d'un trimembre (20bcd) introduit par un unimembre (20a), décrit la réaction des bergers. « Tout » de 20c reprend « tous » de 19a.

Les parties extrêmes se correspondent en miroir. À la venue initiale des bergers (15ab) s'oppose leur départ final (20a) ; la mention finale de leurs paroles de louange (20bcd) correspond à leur discours initial (15cde) ; « Dieu » (20b) et « Seigneur » (15e) qui lui correspond, ne sont pas repris ailleurs. Le deuxième morceau (16) et l'avant-dernier (19) sont les seuls où apparaisse

Marie ; ils s'achèvent avec un complément de lieu : « dans la mangeoire », « dans son cœur ».

+ ¹⁵ Et il advint que, comme s'en allaient d'auprès d' eux	vers le ciel	les anges,
+ LES BERGERS	se disaient	entre eux :
· « <i>Allons</i> donc	vers Bethléem	
- et <i>VOYONS</i>	ce fait	advenu
- que LE SEIGNEUR	<i>A FAIT CONNAÎTRE</i>	à nous. »

: ¹⁶ Et <i>ils allèrent</i>	en se hâtant	
: et trouvèrent	Marie	et Joseph
: et LE NOUVEAU-NÉ	déposé	dans la mangeoire.

= ¹⁷ Ayant vu,	ils firent connaître	
. le fait	qui avait été dit	à eux
	sur cet	enfant.
= ¹⁸ Et tous ceux qui	entendirent	furent étonnés
. de ce qui	avait été dit	par les bergers à eux.

: ¹⁹ Et Marie,	retenait	<i>tous</i> ces faits
:	méditant	dans son cœur.

+ ²⁰ Et s'en retournèrent	LES BERGERS,	
· glorifiant	et louant	DIEU
- pour <i>tout</i> ce qu'ils	AVAIENT ENTENDU	<i>ET VU,</i>
- selon ce qui	avait été dit	à eux.

Dans la deuxième partie, les bergers « font connaître » (17a) ce qui, dans la première partie, le Seigneur leur avait « fait connaître » (15e).

« Entendre et voir » de la dernière partie (20c) reprend en ordre inverse les premiers verbes de 17a et 18a de la partie centrale. « Voir » se trouvait déjà dans la première partie (15d).

« Dire » (*laleō*) revient une fois aux extrémités (15b et 20d) et deux fois au centre (17b et 18b) ; traduit par « fait/s » mais signifiant aussi « parole », *rhēma* revient une fois dans chacune des trois parties (15d.17b.19a).

« *Les faits* » : comme son équivalent hébreu *dābār*, le mot grec *rhēma* (utilisé dans chacune des trois parties du passage : 15d.17b.19a) peut signifier soit « parole », soit « événement », « fait ». Il n'existe pas en français un mot qui rende les deux significations et il faut, hélas, choisir. L'essentiel, pour une traduction qui ne prétend pas à être utilisée dans la lecture publique mais qui vise à donner au lecteur un texte aussi près possible de l'original, est de faire

percevoir l'effet d'insistance des répétitions lexicales. Cela vaut aussi pour les quatre occurrences du verbe *lalein*, traduites chaque fois par « dire » (15b.17b. 18b.20d).

INTERPRÉTATION

La foi des bergers

Il est bien connu qu'on ne peut se fier à la parole des bergers. Quant à eux, ils font une confiance absolue à ce qui leur a été raconté. Dès que les anges sont partis (15), ils se hâtent d'aller voir ce que le Seigneur leur a fait connaître (15). Ils ne se rendent pas à Bethléem pour voir si ce qu'on leur a dit est vrai, pour vérifier si le signe qui leur a été donné est bien avéré ; ils y vont pour « voir ce fait qui est advenu ». Leur confiance n'est pas déçue, puisqu'ils trouvent exactement ce qui leur a été promis (16). La foi des bergers rencontre celle de Marie : les « faits » qu'elle voit avec la visite qu'ils lui rendent, les « paroles » qu'elle entend de leur bouche, elle a garde de les oublier. Elle les « médite dans son cœur », comme on conserve la parole même de Dieu.

Les bergers remplacent les anges

Dès que la plénitude de l'armée céleste a rejoint le ciel, les bergers prennent le relais. Ils font exactement ce qu'avaient fait les anges : « ils font connaître » (17a) ce que ces derniers leur « avaient fait connaître » (15e). Ils deviennent comme eux messagers du Seigneur ; ce sont eux désormais les anges de Dieu sur la terre. Les paroles venues du plus haut des cieux par l'entremise des anges sont reprises par les bergers qui les transmettent à « tous » (18a). Ce sont les seuls « anges » qui apparaissent à Joseph et à Marie ; ce que la mère de l'enfant gardera et méditera dans son cœur (19), c'est le récit de ce qui leur est arrivé. Enfin, quand ils s'en retournent, ils font aussi ce qu'avait fait « la plénitude de l'armée des cieux » (14) : comme les anges ils « glorifient et louent Dieu » (20) pour ce dont ils ont été les témoins et, sans doute aussi, pour avoir été choisis parmi tous sur terre comme les premiers messagers de la bonne nouvelle.

La prière

Une fois les anges retournés auprès de Dieu (15a), les bergers les remplacent sur la terre en transmettant leur message à tous (17). Mais le cheminement de la parole ne pouvait pas s'arrêter là. En réponse à la parole de Dieu descendue du Ciel, la parole des hommes devait remonter au Ciel. L'histoire s'achève donc sur la louange des bergers (20). De même l'évangile se conclura, après que Jésus sera remonté au ciel (24,51), avec la bénédiction des Onze (24,53) : « Et

ils étaient sans cesse dans le Temple bénissant Dieu »¹³. Et ce sera la première et la seule prière des disciples que Luc mentionnera tout au long de son évangile. La louange des bergers aura donc précédé et préfiguré celle des apôtres. Quant à la « méditation » silencieuse de Marie (19), elle semble annoncer celle de tous ceux qui, tout au long de la vie publique de Jésus, seront appelés à « garder sa parole » (8,21 ; 11,28).

4. LA NAISSANCE DU SAUVEUR, CHRIST SEIGNEUR (2,1-20)

COMPOSITION DE LA SÉQUENCE

Les rapports entre les deux premiers passages (1-7 et 8-14)

¹ Il advint en ces jours-là que sortit un édit de César Auguste de compter **TOUT L'UNIVERS**.
² Ce premier compte advint sous le gouverneur de Syrie Quirinius. ³ Et ils partaient **tous** être comptés chacun dans sa propre ville.
⁴ Il monta aussi Joseph de la Galilée de la ville de Nazareth vers la Judée, vers la ville de **DAVID** qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la descendance de **DAVID**,
⁵ pour être compté avec Marie son épouse qui était enceinte.
⁶ Il advint pendant qu'ils étaient là que furent remplis les jours de son **enfantement**.
⁷ Et elle **enfanta** son fils premier-enfanté ;
elle le langea et le coucha dans une MANGEOIRE
 parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans la salle-d'hôtes.

⁸ Des bergers étaient dans la même région vivant-aux-champs et passant la nuit à veiller sur leurs troupeaux. ⁹ Un ange du Seigneur se tint devant eux et la gloire du Seigneur brilla autour d'eux.
 Ils furent saisis d'une grande crainte ¹⁰ mais l'ange leur dit : « Ne craignez pas ! car voici que j'annonce pour vous une grande joie qui sera pour **TOUT LE PEUPLE** :
¹¹ **a été enfanté** pour vous aujourd'hui un sauveur qui est Christ Seigneur dans la ville de **DAVID**. ¹² et ceci pour vous un signe :
 vous trouverez **un nourrisson langé et déposé dans une MANGEOIRE**. »
¹³ Et soudain il advint avec l'ange une plénitude de l'armée céleste louant Dieu et disant :
¹⁴ « Gloire dans les hauteurs à Dieu et sur la terre paix aux **HOMMES** qu'il aime ! »

- Les trois occurrences de « David » (4b.4d et 11c) et spécialement de « ville de David » jouent le rôle de termes centraux.
- « Tout le peuple » (10b) et « les hommes » (14) rappellent « tout l'univers » (1).
- « Vous a été enfanté » au centre du deuxième passage (11a) reprend « enfantement » et « enfanta » du dernier morceau du premier passage (6.7a).
- 7b et 12 se correspondent.

¹³ Certains manuscrits remplacent « bénissant » par « louant », comme en 2,20.

¹ IL ADVINT en ces jours-là que sortit un édit de César Auguste de *COMPTER tout l'univers*. ² Ce premier *COMPTE* advint sous le gouverneur de Syrie Quirinius. ³ Et ils parlaient *tous* être *COMPTÉS* chacun dans sa propre ville.

⁴ Il monta aussi JOSEPH de la Galilée de la ville de Nazareth
 vers la Judée, vers la ville de DAVID
 qui est appelée **Bethléem**,
 parce qu'il était de la maison et de la descendance de DAVID,
⁵ pour ÊTRE *COMPTÉ* avec MARIE son épouse qui était enceinte.

⁶ Il advint pendant qu'ils étaient là que furent remplis les jours de son *enfantement*.

⁷ Et elle *enfanta* son fils premier-enfanté ;

elle le langea et le coucha dans une MANGEOIRE

parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans la salle-d'hôtes.

⁸ *DES BERGERS* étaient dans la même région vivant-aux-champs et passant la nuit à veiller sur leurs troupeaux. ⁹ Un ANGE du **SEIGNEUR** se tint devant eux et la **gloire** du **SEIGNEUR** brilla autour d'eux.

Ils furent saisis d'une grande crainte ¹⁰ mais L'ANGE leur dit : « Ne craignez pas ! car voici que j'annonce pour vous une grande joie qui sera pour **tout le peuple** :

¹¹ *a été enfanté* pour vous aujourd'hui
 un sauveur qui est Christ **SEIGNEUR**
 dans la ville de **DAVID**.

¹² et ceci pour vous un signe :

vous trouverez **un nourrisson langé et déposé dans une MANGEOIRE**. »

¹³ Et soudain il advint avec L'ANGE UNE PLÉNITUDE DE L'ARMÉE CÉLESTE **louant DIEU** et **DISANT** : ¹⁴ « **Gloire** dans les hauteurs à **DIEU** et sur la terre paix aux **hommes** qu'il aime ! »

¹⁵ Et IL ADVINT, comme s'en allaient d'auprès d'eux vers le ciel les ANGES, que *LES BERGERS SE RACONTAIENT* les uns aux autres : « Allons jusqu'à **Bethléem**, et voyons cette parole advenue que le **SEIGNEUR** nous a *FAIT CONNAÎTRE*. »

¹⁶ Ils y allèrent en se hâtant et trouvèrent MARIE et JOSEPH
 et **le nourrisson déposé dans une MANGEOIRE**.

¹⁷ Ayant vu, ils *FIRENT CONNAÎTRE* ce qui concernait
 la parole qui leur *AVAIT ÉTÉ RACONTÉE*
 sur ce qui concernait cet enfant.

¹⁸ Et **tous** ceux qui entendaient furent étonnés
 de ce que *RACONTAIENT* les bergers pour eux.

¹⁹ Quant à MARIE, elle retenait **toutes** ces paroles, méditant dans son cœur.

²⁰ Et s'en retournèrent *LES BERGERS*, **glorifiant** et **louant DIEU** pour **tout** ce qu'ils avaient entendu et vu selon ce qui *AVAIT ÉTÉ RACONTÉ* pour eux.

Les rapports entre les deux derniers passages (8-14 et 15-20)

- Les deux occurrences de « bergers » (8a et 15a) jouent le rôle de termes initiaux.
- « Louaient Dieu » suivi de « Gloire à Dieu » de 13b-14 et « glorifiant et louant Dieu » de 20a remplissent la fonction de termes finaux.
- « Une plénitude de l'armée céleste (13a) et « les anges » (15a) jouent le rôle de termes médians.

Les rapports entre les passages extrêmes (1-7 et 15-20)

- Les deux occurrences de « il advint » (1a et 15a) jouent le rôle de termes initiaux.
- « Joseph » et « Marie » aux extrémités du morceau central du premier passage (4a et 5a) sont repris dans les morceaux symétriques du dernier passage (16a et 19).
- Les quatre occurrences de « raconter » du dernier passage (15a.17a.18.20b) correspondent aux quatre occurrences de « compte »—« compter » du premier passage (1a.2a.3a.5).
- « Seigneur » (deux fois en 9) est repris en 15b ; « Dieu » (deux fois en 13-14) est repris en 20a.
- « Bethléem » est repris une fois dans chacun des deux passages, au centre du premier passage (4c) et au début du dernier (15b).

Les rapports entre les trois passages de la séquence

- Trois suites analogues se retrouvent dans chacun des passages (en 7a et 16b comme en 12b). L'occurrence centrale reprend tous les termes des deux autres :

⁷		<i>elle le langed</i>	et le coucha	DANS UNE	MANGEOIRE
¹²	un nouveau-né	<i>langé</i>	et DÉPOSÉ	DANS UNE	MANGEOIRE
¹⁶	le nouveau-né		DÉPOSÉ	DANS LA	MANGEOIRE

Le seul mot qui se retrouve dans les trois suites est le dernier, « la mangeoire ».

En opposition a ces trois suites, l'enfant est appelé « Seigneur » (11), comme « Dieu » (14) est dit « Seigneur » (9) ; les deux mots apparaissent avec « gloire ».

- Le nom de la ville de David, « Bethléem » (4c et 15b) peut être mis en relation avec la « mangeoire », car il signifie « Maison du pain ».
- « Tout »—« tous » revient dans le morceau initial du premier passage (1a et 3), dans le morceau central du deuxième passage (10b) et à la fin du dernier passage (18.19.20a).

*CONTEXTE BIBLIQUE***« Déposé »**

Il est dit par deux fois que Jésus est « déposé » dans une mangeoire (12b. 16b). Le même mot reviendra au moment de la sépulture de Jésus : « (Joseph) le mit dans un tombeau où personne n'avait jamais été *déposé* » (23,53).

*INTERPRÉTATION*¹⁴

Il semble que l'image du berger soit celle qui fournit une clé de lecture décisive pour de l'ensemble de la séquence.

César Auguste et le recensement de tout l'univers

Le premier nom qui apparaît dans le récit est celui de « César Auguste » (1), immédiatement suivi par celui de son représentant dans la région, « Quirinius » (2). Voici donc pour commencer le pasteur de « tout l'univers », accompagné par celui d'une de ses provinces, la « Syrie ». Octave Auguste est connu comme celui qui avait instauré la paix dans tout l'empire après une période extrêmement troublée : il avait en effet fermé le Temple de Janus pour marquer la fin de la guerre en 31 avant J.C., après avoir vaincu Antoine à Axium en 32. Alors Auguste décide de faire la même chose qu'avait fait, mille ans auparavant, un autre pasteur, le roi David, dont le nom sera bientôt cité par deux fois (4). Il entendait faire le compte de tous ses sujets. Pour ce péché, dont le premier livre des Chroniques (21,1) attribuera l'instigation à Satan, David avait été châtié par la peste que l'ange du Seigneur avait infligé au peuple. C'était le peuple innocent qui payait la faute de son pasteur, ainsi que le roi lui-même le confesse : « C'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai commis le mal, mais ceux-là, c'est le *troupeau*, qu'ont-ils fait ? Que ta main s'appesantisse donc sur moi et sur ma famille ! » (2S 24,17). Dans le livre de l'Exode, il était prévu que l'on puisse faire le recensement, mais « le Seigneur parla à Moïse et lui dit : “Quand tu dénombreras les Israélites par le recensement, chacun d'eux donnera au Seigneur la rançon de sa vie pour qu'aucun fléau n'éclate parmi eux à l'occasion du recensement. » (Ex 30,11-12). La « rançon » payée au Seigneur est une façon de reconnaître la seigneurie de Dieu, unique pasteur, le seul qui ait le droit de connaître le nombre de ses brebis. La tradition biblique insiste sur ce thème, depuis Abraham : « Il le conduisit dehors et dit : “Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer” et il lui dit : “Telle sera ta postérité” » (Gn 15,5). Et en Gn 22 :

¹⁴ Les pages suivantes reprennent mon article « “Pace in terra agli uomini che egli ama”. Una lettura di Lc 2,1-20 », in *La Madre di Dio per una cultura di pace*, Biblioteca di Theotokos 10, Roma 2001, 39-47.

¹⁵ L'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham du ciel ¹⁶ et dit : « Je jure par moi-même, parole du Seigneur : parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, ¹⁷ je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer, et ta postérité conquerra la porte de ses ennemis. ¹⁸ Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre, parce que tu m'as obéi » (Gn 22,15-18).

« Comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer », que l'on ne peut compter ni mesurer, « toutes les nations de la terre » sont convoquées dans le récit de Luc pour la bénédiction céleste : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes qu'il aime » (14).

Et de nouveau en Jérémie :

¹⁹ Puis la parole du Seigneur fut adressée à Jérémie en ces termes : ²⁰ Ainsi parle le Seigneur. Si vous pouvez rompre mon alliance avec le jour et mon alliance avec la nuit, de sorte que le jour et la nuit n'arrivent plus au temps fixé, ²¹ mon alliance sera aussi rompue avec David mon serviteur, de sorte qu'il n'aura plus de fils régnant sur son trône, ainsi qu'avec les lévites, les prêtres qui assurent mon service. ²² Comme l'armée des cieux qui ne peut être dénombrée, comme le sable de la mer qui ne peut être compté, ainsi multiplierai-je la postérité de David mon serviteur, et les lévites qui assurent mon service (Jr 33,19-22 ; voir aussi Gn 16,10 ; 32,13 ; Os 2,1).

« L'armée du ciel » dont parle le prophète, ce sont les étoiles innombrables que Dieu montra à Abraham (Gn 15,5 ; voir aussi Dt 17,3) ; cette « armée céleste » désigne aussi la cour des anges qui se tiennent en présence de Dieu (1R 22,19) ; elle se retrouve donc tout naturellement dans le récit de Luc qui utilise les mêmes termes : « la multitude de l'armée céleste » (13). Cette multitude ne peut pas être comptée, comme on ne pourra pas mesurer la multitude des « hommes » auxquels est annoncée la paix (14).

Salomon, roi de paix

Le péché du recensement, le fils de David ne le commettra pas. Dès sa première prière, au début du premier livre des Rois, Salomon dit : « Ton serviteur est au milieu du peuple que tu as élu, un peuple nombreux, si nombreux qu'on ne peut le compter ni le recenser » (1R 3,8) ; ces mêmes verbes étaient ceux qui étaient utilisés dans le récit du recensement de David, à la fin du livre précédent (2S 24). Au lieu de vouloir connaître le nombre de ses brebis, Salomon demande « un cœur qui écoute » pour pouvoir gouverner le peuple (v. 9). En faisant cette demande, il reconnaît que la sagesse du pasteur ne peut lui être donnée que par Celui qui est le vrai pasteur, dont il n'est en quelque sorte que le représentant. Le Seigneur lui donnera cette sagesse : « Voici, je te donne un cœur sage et intelligent comme personne ne l'a eu avant toi et comme personne ne l'aura après toi » (v. 12). Telle sera la sagesse de celui que Luc présente comme le fils de David.

Le « Christ », le Messie, oint pas le Seigneur proclamé par les anges portera la « paix » sur la terre : « et paix aux hommes qu'il aime » (Lc 2,14). Tel est le sens du nom du fils de David, « Salomon » : « Voici qu'un fils t'est né ; lui sera un homme de paix et je le mettrai en paix avec tous ses ennemis alentour, car son nom sera *Salomon* (*š^elōmōh*), et c'est *paix* (*šālōm*) et tranquillité que je donnerai à Israël en ses jours » (1Ch 22,9). Et tel fut en effet son règne :

Car il dominait sur toute la Transeuphratène — depuis Thapsaque jusqu'à Gaza sur tous les rois de Transeuphratène — et il avait *la paix* sur toutes ses frontières alentour. Juda et Israël habitèrent *en sécurité* chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée, pendant toute la vie de *Salomon* (1R 5,4-5).

Il est vrai que, si Luc cite le nom de David trois fois dans son récit, il ne prononce pas celui de son fils et successeur Salomon. Le rapport pourra sembler ténu entre le nom du grand roi et « la paix » annoncée par la multitude de l'armée céleste. Luc citera le nom de Salomon seulement trois fois dans son évangile (11,31 bis; 12,27) et trois fois seulement dans les Actes (3,11; 5,12; 7,47). Cependant, sa figure domine une longue séquence, à un moment décisif, quand Jésus monte de Jéricho à Jérusalem jusqu'à entrer dans le Temple (18,31–19,46)¹⁵ : le « fils de David » deux fois invoqué par l'aveugle de Jéricho, le roi sage de la parabole des mines, celui que seul Luc fait acclamer comme « roi » par ses disciples à la descente du mont des Oliviers, ce roi est présenté sous les traits de Salomon ; et, de nouveau, ciel et terre sont convoqués pour la gloire et pour la paix, avec les mots mêmes qui avaient été utilisés par l'armée céleste de la Nativité : « Béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur. Paix au ciel et gloire au plus haut des cieux ! » (19,38).

David, le roi pasteur

Le récit de la naissance de Jésus souligne, par trois fois, l'origine davidique de Jésus. Le narrateur le dit : Joseph monta « vers la ville de David [...] parce qu'il était de la maison et de la descendance de David » (4) ; les anges le proclament : « Vous a été enfanté aujourd'hui un sauveur qui est Christ Seigneur, dans la ville de David » (11). Après Auguste et Salomon, un autre pasteur entre en scène. Non pas le roi qui, à la fin de son règne, ordonna le recensement du peuple à partir de Jérusalem, mais le berger, dernier fils de Jessé, que le Seigneur appela à Bethléem : « C'est moi qui t'ai pris au pâturage, derrière les brebis, pour être le chef de mon peuple Israël » (2S 7,8). Ce berger était celui qui protégeait ses brebis contre les prédateurs : « Quand ton serviteur faisait paître les brebis de son père et que venait un lion ou un ours qui enlevait une brebis du troupeau, je le poursuivais, je le frappais et j'arrachais celle-ci de sa gueule » (1S 17,34-35). Il fera de même ensuite, en commençant par Goliath

¹⁵ Voir R. MEYNET, *L'Évangile de Luc*, RheSem 1, Paris 2005, 707-754.

dont il sauva Israël, longtemps encore avant de devenir roi. Arracher les brebis de la gueule du prédateur est exactement l'opposé de ce qu'il fera à la fin de son règne, quand il décida de faire le recensement. Celui qui compte les membres de son peuple n'a pas d'autre intention que de lever plus facilement et plus efficacement l'impôt et de recruter plus sûrement ses troupes¹⁶. C'est donc un berger qui, au lieu de nourrir ses brebis, dévore leur chair, se transformant ainsi en prédateur comme le lion et l'ours :

Fils d'homme, prophétise contre les pasteurs d'Israël, prophétise. Tu leur diras : Pasteurs, ainsi parle le Seigneur Dieu. Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes. Les pasteurs ne doivent-ils pas paître le troupeau ? Vous vous êtes nourris de lait, vous vous êtes vêtus de laine, vous avez sacrifié les brebis les plus grasses, mais vous n'avez pas fait paître le troupeau (Ez 34,2-3).

Jésus, « sauveur »

Le premier titre que l'ange du Seigneur attribue à celui qui a été enfanté aujourd'hui dans la ville de David n'est autre que « Sauveur » (50). Ce titre est la traduction du nom même de « Jésus ». Ce nom n'est pas prononcé une seule fois durant toute la séquence qui rapporte sa naissance et il faudra attendre de huitième jour, au début de la séquence suivante, pour que le nouveau-né reçoive, avec le signe de l'alliance, son nom propre ; le lecteur sait cependant que Dieu, par la bouche de l'ange Gabriel, lui avait donné son nom avant même qu'il fut conçu dans le sein de sa mère (1,31). Ce sauveur, « grande joie pour tout le peuple » (10), sera donc le berger d'Israël. Mais il le sera aussi de tous « les hommes », représentés en quelque sorte dès le début par leur empereur César Auguste (1) ; et c'est ce que dira clairement l'ange du Seigneur : « Paix sur terre *aux hommes* que Dieu aime » (14). Il sera le pasteur de l'univers selon le cœur de Dieu, celui qui aime son peuple. Au lieu de dévorer ses brebis comme les mauvais bergers, il les nourrira. Les premiers destinataires de l'évangile, de « la bonne nouvelle » apportée par l'ange, sont invités à se rendre à « la mangeoire ». C'est cela le signe qui leur est donné par le ciel (12). Si cela est un « signe », il ne peut pas ne pas avoir une signification. D'autant plus que Luc insiste de manière aussi forte, répétant ce refrain dans chacune des trois parties du texte (7.12.16). L'unique élément repris littéralement dans les trois occurrences de ce refrain est justement la « mangeoire ». Comme en français, le mot grec *phatnē* est formée sur la racine *pa* qui signifie « manger ». Dans la mangeoire de Bethléem, de la « Maison du pain », la nourriture offerte aux bergers et aux troupeaux dont ils sont les prémices, la nourriture présentée aux hommes que Dieu aime, n'est autre que le pasteur lui-même. Les images se superposent, les symboles s'échangent, mais toujours dans « le champ des bergers ». Avec sa symbolique propre, Luc présente déjà en quelque sorte le

¹⁶ Voir 1S 8,10-18.

pasteur comme « l'agneau immolé » de l'Apocalypse : « Alors je vis, debout entre le trône aux quatre Vivants et les Vieillards, un Agneau, comme égorgé » (Ap 5,6). L'agneau pasteur qui nourrit son troupeau fait partie de l'imaginaire johannique :

¹⁶ Jamais plus ils ne souffriront de la faim ni de la soif;
jamais plus ils ne seront accablés ni par le soleil, ni par aucun vent brûlant.

¹⁷ *Car l'Agneau qui se tient au milieu du trône sera leur pasteur*
et les conduira aux sources des eaux de la vie.

Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux (Ap 7,16-17).

Dans le quatrième évangile Jean explicitera à loisir le thème du pasteur qui nourrit ses brebis de son propre corps : « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis » (Jn 10,11). La nourriture des brebis n'est autre que le corps du berger lui-même : « Je suis le pain de vie ; qui vient à moi n'aura plus jamais faim, qui croit en moi n'aura plus jamais soif » (Jn 6,35).

⁴⁸ Je suis le pain de vie. ⁴⁹ Vos pères, dans le désert, ont mangé la manne et sont morts ; ⁵⁰ ce pain est celui qui descend du ciel pour qu'on le mange et ne meure pas.

⁵¹ Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Qui mangera ce pain vivra à jamais. Et même, le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde (Jn 6,48-51)¹⁷.

Les bergers

Dans la logique du récit lucanien, dans la logique divine, les premiers invités à la mangeoire ne pouvaient être que les bergers. Ceux-ci s'opposent en tout point au pasteur de l'univers, César Auguste, et à son représentant dans la région, Quirinius. Selon la logique évangélique, qui a toujours été celle de Dieu dès le début, les premiers sont les derniers et les derniers sont les premiers. Auguste est le premier personnage de l'empire, les bergers sont les derniers parmi les derniers. Méprisés par le reste des hommes, ils sont assimilés aux animaux avec lesquels ils vivent ; ils n'ont pas de personnalité juridique, puisqu'ils ne sont pas admis à témoigner devant les tribunaux¹⁸. Un certain nombre d'exégètes raisonnables écartent cette interprétation : « Il n'est pas souligné de manière particulière que la révélation de Dieu soit adressée à des gens méprisés »¹⁹. « Les textes rabbiniques, critiques envers les bergers, n'ont pas assez de poids pour compenser le rôle positif que les écrits bibliques leur

¹⁷ L'interprétation de la fin du verset 7, « ils n'avaient pas une autre place dans le local » (voir n. 11), n'est certainement pas à écarter : « l'absence de place dont il est question ne regarde pas Marie et Joseph, mais précisément le nouveau-né : à l'intérieur du local il n'y avait pas de meilleure place où le mettre » (V. FUSCO, « Il messaggio e il segno », 298, n. 16). Il n'était pas possible de trouver, pour celui qui est notre nourriture, une place mieux appropriée qu'une mangeoire.

¹⁸ Voir n. 12.

¹⁹ H. SCHÜRMAN, *Op. cit.*, 226.

accordent »²⁰. Ce refus, qui n'est pas propre aux exégètes, peut probablement s'expliquer comme une espèce de résistance à accepter le fait même de l'incarnation dans sa dimension essentielle qui est celle de la kénose. Comment Jésus aurait-il pu racheter les derniers, s'il n'était pas né comme l'un d'entre eux ? « Comment ne pas admettre que Dieu soit allé jusqu'au bout de son amour, introduisant son fils dans le monde par le bas, en plus pauvre parmi les pauvres ? »²¹ Pour le Père Joseph, né dans l'extrême pauvreté, fondateur d'ATD Quart Monde, qui consacra sa vie pour et avec les plus pauvres, il n'y a aucun doute :

Jésus était-il un pauvre parmi d'autres, ressortissant d'un peuple pauvre et opprimé, fils d'un artisan ayant sa place assurée dans son humble communauté ? Beaucoup le présentent ainsi. Pourtant, sa naissance et sa mort hors-cité, mais aussi toute son existence et son enseignement n'appellent-ils pas une identification plus poussée ? [...] Enfant né comme ne naissaient que les enfants de bandits ou de bergers, populations arriérées et « a-sociales » s'il en fut, au regard d'un peuple passé à la sédentarisation et l'exploitation ordonnée du sol, où le vol mais aussi les métiers pouvant induire au vol entraînait l'état d'impureté²².

Dans la société du temps, les bergers ne comptent pas, comme David le jeune berger de Bethléem n'avait pas été compté parmi ses frères quand Samuel était venu chez son père pour trouver celui qui serait devenu le berger de son peuple.

Ils ne comptent pas, voici le mot clé : les bergers s'opposent au pasteur de l'univers, César Auguste, qui, comme David devenu vieux, entend compter ses sujets. Au « compte » initial de l'empereur, souligné quatre fois dans la première partie (1.2.3.5) s'oppose le récit, le « conte » qui revient lui aussi quatre fois dans la dernière partie (15.17.18.20). Les mots grecs ne sont pas de même racine (*apographein*, c'est-à-dire « inscrire » pour « compter » ; *lalein* pour « raconter ») ; toutefois, en hébreu le même verbe *sappēr* couvre également les deux sens : David avait « compté » son peuple ; « les ciels racontent la gloire de Dieu (Ps 19,2). Les quatre *lalein* des bergers sont différents des deux *legein* (« dire ») des anges (10.13) ; *lalein* est une onomatopée qui indique le babil des enfants, presque un chant. Le complément de ce verbe est *rhēma* qui, comme le *dābār* hébreu, signifie aussi bien « parole » que « événement » ; la même parole racontée par les anges (17.20) puis par les bergers (15.18) s'oppose aux chiffres écrits de l'*apographē*, des comptes de César. Les pasteurs « se racontent » entre

²⁰ F. BOVON, *Op. cit.*, 121 (il renvoie en note à Strack – Billerbeck, II, 113-114); voir aussi J. ERNST, *Op. cit.*, 144; J. FITZMYER, *Op. cit.*, 395-396 qui rapporte les « explications » de R. Bultmann («les bergers apparaissent souvent dans la poésie bucolique hellénistique comme les représentants d'un idéal d'humanité») et de J. Jeremias (pour lequel « ce sont évidemment les propriétaires de l'étable »).

²¹ J. WRESINSKI, *Heureux vous les pauvres*, Paris 1984, 22.

²² J. WRESINSKI, *Op. cit.*, 21.

eux (15), puis à tous (17) ce qui leur « avait été raconté » (17.20) par l'ange du Seigneur (9), par « la multitude de l'armée céleste » (13). Ils font exactement ce que firent les anges ; et il est donc tout à fait cohérent que, comme celui de la multitude de l'armée céleste qui « louaient Dieu et disaient : “Gloire à Dieu” » (13-14), leur récit débouche sur la « glorification » et la « louange » de Dieu (20). Les derniers sont devenus les premiers des apôtres.

Manger ou méditer

Le premier péché fut de manger, de prendre pour manger, de vouloir « savoir » l'autre, pour pouvoir mieux l'assimiler (Gn 2-3). La racine de ce péché fut de ne pas se fier de la parole de l'Autre. Il n'a pas été très différent le péché du recensement par lequel David voulut « savoir » (2S 24,2) le nombre du peuple pour mieux l'exploiter, pour « manger » la chair de ses brebis. Le péché d'origine ne pouvait donc être racheté que par son contraire, par celui qui donnera son corps à manger, confiant sa parole aux hommes pour qu'ils s'en nourrissent ; ce n'est certainement pas un hasard que Jésus n'ait rien écrit, sinon sur le sable ! La grandeur de Marie, mère du Sauveur qui est Christ Seigneur, est certainement celle d'avoir donné son propre corps pour donner corps à celui qui se fera notre nourriture, mais elle a été surtout celle de se fier à la parole de Dieu, d'accueillir les « paroles – événements » qui lui ont été racontés, en les gardant et les méditant dans son cœur.

Or il advint, comme il parlait ainsi, qu'une femme éleva la voix du milieu de la foule et lui dit : « Heureuses les entrailles qui t'ont porté et les seins que tu as sucés ! » Mais il dit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent ! » (Lc 11,27-28).

Marie s'était fiée à la parole de l'ange Gabriel à l'Annonciation. Dans cette scène de la Nativité elle n'entend ni l'annonce de l'ange ni le chœur de l'armée des cieux. Il pourrait sembler étrange, et même choquant, que les anges ne se soient pas adressés à elle ni à Joseph. Il était peut-être nécessaire que, comme le lecteur, elle se fie aussi à la parole des hommes, qu'elle soit conduite à croire qu'ils racontaient le vrai, qu'ils étaient des messagers divins. Si elle a pu accueillir leur témoignage, quand ils n'étaient pas admis à témoigner auprès des tribunaux, c'est sans doute parce qu'elle était du même monde qu'eux : elle avait accouché dans une étable de bergers, parce qu'il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie « pour eux ». Il ne faut pas atténuer ce « pour eux », si Luc a tenu à le préciser à la fin de la première partie (7). Y aurait-il eu de la place dans l'hôtellerie « pour » les bergers ? Là aussi la logique de la kénose impose de comprendre que, comme leur fils, Joseph et Marie devaient être parmi les derniers. Telle était la condition pour qu'ils puissent devenir les premiers.

Si le Christ Jésus, premier-né de Marie, est le nouvel Adam, sa mère peut être appelée la nouvelle Ève. Ayant donné son corps au Christ, dont le corps donné

forme l'Église, Marie est aussi mère de l'Église qui dans l'écoute et dans la louange rassemble autour de la mangeoire les fils de Dieu dispersés.

« **Paix à vous !** »

« Paix sur la terre aux hommes que Dieu aime ! » Marie a été la première bénéficiaire avec Joseph de la paix divine annoncée par le Ciel par l'entremise des bergers. Cette paix n'est pas le fruit de la guerre, de la violence et de l'exploitation, mais celui du don que le Seigneur nous fait de la nourriture et de sa propre vie. Le verbe utilisé par Luc dans les deux dernières occurrences du refrain de la mangeoire dans ce récit de la naissance de Jésus (2,12.16) est le même qui reviendra deux fois aussi au moment de la sépulture : celui que Marie avait « couché » dans la mangeoire au début sera « déposé dans la tombe » à la fin (23,53.55), après qu'il aura fait le don de sa vie sur la croix, préfiguré par le don de son corps et de son sang durant la cène pascale. Selon Luc, ni la mère de Jésus ni Joseph son époux ne seront présents à la sépulture de Jésus. Ce fut un autre Joseph qui déposa son corps dans son propre tombeau, Joseph d'Arimathe ; ce furent d'autres femmes qui observèrent la scène et s'en revinrent le lendemain matin dans l'intention d'oindre son corps, parmi lesquelles deux qui se nommaient Marie, Marie Madeleine et Marie de Jacques (24,10). Comme les bergers avaient pris le relais des anges pour raconter ce qui leur avait été raconté, ce seront les disciples qui prendront la suite de Marie et de Joseph après la mort de Jésus, ceux qu'il avait appelés sa mère et ses frères : « Ma mère et mes frères ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la font » (8,21). Les premiers mots qu'ils entendront de la bouche de Jésus après sa résurrection seront justement ceux qui avaient été annoncés par l'armée des cieux : « Paix à vous ! » (24,36).

© *Studia Rhetorica Biblica et Semitica*

[15.11.2002]

[dernière mise à jour : 25.10.2007]

Repris dans R. MEYNET, *L'Évangile de Luc*, RhSem 1, Lethielleux, Paris 2005, 103-125 ; *L'Évangile de Luc*, RhSem 8, Gabalda 2011, 109-127.